

Sorin Marculescu

Noyau malade

traduit du roumain par D. Tsepeneag

épuisé à présent c'est un air de cubes
seules les tranches de gazon bleu se donnent encore la peine
de se balancer hésitant devant les arêtes
cube saccadé je tombe sur des clous de verre bondissant
dans le paysage concave perturbé par les cubes
et je m'y attarde sous le regard des horizons apparentés
prismes distants perspectives réticulées
je roule sans pente dans l'acharnement.
cogné. de longs repos et renversement de strate.
du calme apodictique et des révérences. cogné.
cogné. des volutes greffées sur le passé. cogné.
des arcs inachevés en vert. cogné. cogné.
entre chaque poignée d'herbe tout autant
de durées et de tranchants entre deux coins
autant d'espaces percés par des fils et autant
de place pour l'ombre cogné pénétré par l'horizon
que la lumière dilate dans les plans et les angles

veiller encore? la solitude des mots
est la plus profonde non parce que
l'on ne sait pas ce qui reste du défini
non parce que tes hanches seraient
une sorte de pierre passagère et blanchâtre
non parce que nous sourions devant
la même poussière nictitante
paysage interdit à tous les deux
mais parce que dans notre sommeil

le pays commun est divisé
en autarcies écroulées sur elles-mêmes
et j'erre avec les globes endormis de
tes yeux dans mes paumes pour les porter
vers des panoramas qui se chevauchent inaccessibles
tandis que toi dans ton duché
tu te débats pour échapper au monde sans soupçonner
que dans le même espace je te compose
de tous les schistes flattés
par mes gestes qui t'apportent pendant le sommeil
le feu pour le voyage et les racines
intimes sur un pont qui m'est opposé
au-delà des bacs et des prières
au-delà du pays des nictaginées

quelle plénitude entre les cimes quels mondes blancs égrenés
accueillis rondement dans ma compréhension et quelles impeccables
haches attaquent les rocs les eaux dissolvent mégalithes et feuilles
béliers à la laine humide d'avant-hier de la neige
oubliée dans ses propres cristaux par un printemps rectangulaire
les nerfs lovés par deux fois autour du soleil
l'encan philanthropique de coings pour un million de quidams à Philadelphie
le cancan sinantropique dans les coins de Babylone par les vaincus
de Delphes y
a accéléré le tranchant redevenu brillant au pays coupé en prismes
aux grands chevaux de l'autre méchamment flairant l'or eux seuls
commémorent l'incarnation et sautent débridés entre brancards fragiles
leurs museaux tranchés par le ciel dessinent des sceaux carrés
dans les herbes aux semences polyédriques de plus en plus près de Dieu
seuls et côte à côte nous deux éclats de shrapnel qui se cherchent
en regrettant la faille qui une fois fendue amènerait la jonction
la double cohorte des quêtes le déchirement dans la paix des cloches
jusqu'où dois-je m'humilier crier après toi et te sculpter
blanc cercueil aux arêtes arrondies dans l'hostilité
toi apaisement des mondes paix des tortues hémisphériques
rebellées contre le chemin des œufs et renversées dans le sable
en appelant le ciel à coaguler une carapace symétrique d'azur
sur le plateau de l'abdication de l'enterrement de soi-même
de l'attente d'un consensus de formes
à l'endroit où les caïmans soupirent réunis après le tonnerre où la lune
s'écrase sur les poutres et les encoignures et ce n'est qu'une fenêtre de plus

où je glisse et je tombe arbre cubique ramassé et accompli
en tâtant le ciel ses arêtes et ses pics et pourtant je navigue

puissance pleinement roulée. tu passes encore
sur le chemin des agneaux égal ton être entier
boule d'ivoire sur les clines des collines
sur des voies endocrines sarclées à travers les hiérarchies d'affectes
tu te détends parfaite en communiant dans un suivi
humide — la tête le ventre le sexe les genoux
le front les seins et les cuisses et les plantes des pieds
le cœur et les os et les intestins ronds et béatifiés
dans l'ambre transparent maintenant de ton intégration
sans hiatus sans demi-lunes hostiles coupées entre-temps
sans bouledogues au glissement marron sans éclipses
livrée entièrement à toi-même tu portes ton chemin enroulé
sur toi et le déroules seulement pendant les noces
de chaque grain gradué dans ton miraculeux passage
à travers toi-même lune dans la lune temps sphérique de chair

et les lumières se sont traînées pour se contempler
sur la lèvre des étangs aux saules coupés
les ordures ont brûlé et les vieilles plaques bouffies
des restes de porcelaines ont craqué
et des grenouilles élevées jusqu'aux nues par de chaudes cloques musicales
retombaient bientôt pour tambouriner sur des papiers et bassines
grésillant du midi et de la digestion de la terre :
ils étaient loin les horizons pliés et perpendiculaires
les lumières se fendaient devant les mares purifiées
en plus de sept grands lambeaux et pudiques semble-t-il
se regardant confuses et se sachant nues
chacune sur une plage sans témoins pressées
sur des pergolas désertes et sur des pontons antiques.
détachée de moi tu joues timide
dans tes empires ronds pour lesquels je flaire
au-delà des seuils d'air des proximités jumelles
sous le cercle dans les cieux renouvelés j'hésite
les épaules entaillées par tant de signes de choses
abandonnées et d'itinéraires depuis longtemps effacés
et des haillons et des poils des crinières de chevaux flottent

suspendus aux ronces aux tôles bleues et aux cannes à pêche
les cannes qui montent et descendent si près
de la voûte des épaules. tu les vois. j'étais au milieu.
elles sortaient de la mare et vibraient tendues
leurs hameçons s'enfonçaient au hasard dans les papillons charnus
et en fouettant l'eau comme des éclairs revenaient
avec des loches de cuivre crépusculaire accrochés
pour leurrer dans le ciel les lépidoptères et à nouveau
avec des papillons frappant les poches de la rivière et encore
une fois au ciel des ciseaux métalliques les poissons et renversés
sur la plaine de seigle et de cubes de verre :
nous ne savions plus quels festins officiait le pêcheur
ou le papillonneur et d'où était partie d'abord la canne
et quel œil et quelle angoisse quel sang tresse-t-elle
libérés d'hameçon nous nous mettions à genoux l'un dans l'autre
et dans les lumières nues et subitement lubriques de l'heure
lorsque les cubes égrenés par les ergots de seigle s'allument
et bondissent lentement dans une prédestination angulaire
j'attends qu'il se lève des eaux.
difficile de remplacer un silence par un autre
de franchir les frontières des empires somnolents
vers des cubiques événements symétriques
des temps sphériques de l'âme
pour reconstituer à chaque pas le destin
et soulever les poussières identiques
sur les deux chemins qui t'appartiennent : faire en sorte
que l'on sache vers quels règnes tu te diriges et avec quels yeux
d'ici parmi les coquillages et le fer et ailleurs et plus haut
dans le fer incompréhensible pour l'ouvrage humain et plus haut
soient également les pas soit la végétale identité
quand tu oublies que tu es entier et tu t'attardes en bas comme dans une
noyade

suspendu à une pierre ou à une épave courbée
sous les cils verts des gardiens qui naviguent
à ta recherche avec des perches molles et rouges
et ils évoquent évoquent évoquent.
et même plus loin dans un temps à cigognes
qui atterrissent rarement sur les plaines inondées
et toi tu gravis lentement les berges chaudes
au sable raréfié par la lumière dans les trous
de la briquetterie abandonnée allégé du
lest de la mémoire des tribus préparé à surgir
des eaux lavées et pleurées par les hommes
toi même l'abdomen gonflé et grisâtre

dans une panique d'archipels et d'actes
dans le pays d'ozone tu attends
de resurgir plus loin indifférent à toutes
les douanes endolories le ventre et les yeux
de plus en plus ronds et plus bleus
toi-même plus près du sommeil tu te lèves
de la grève d'éther tout près des berges
verticales en briques polies et sûres l'une
de l'autre. toi. tu te lèves près des paupières vitreuses
de veiller dans la fente des vieilles argiles tu montes
vers des grottes palingénésiques de vide
plus haut sans doute qu'une montée du soleil seul
plus léger plus arrondi plus près
dans une élévation violentée des eaux

ils bondissaient doucement dans une prédestination angulaire
toi lointaine avec eux tu te dirigeais
avec des révérences de paravents verticaux
à travers les lumières avec des signes brisés par le guet
des continents aux provinces rectilignes
et j'entendais comment élevés aux quatre coins
les visages dilapidés de la mer
se blottissaient dans un monde d'écume vilaine.
plus serré au centre sur des tapis moelleux
désordonné je battais les tambours calcinés
des airs froissés déliraient dans mon souvenir :
que de cubes blancs et purs autour de moi
et tout ce qui était passé par le seigle au hasard
des plans rigoureux s'inscrivaient
dans mes yeux saturés d'anamorphoses.
harmonieuse sur ton socle tu te confondais
avec un vent de prismes protecteur
qui s'attardait sur les arêtes pour connaître
l'angle si simple de ta chair droite
des rayons vitreux l'accompagnaient et j'entendais
crier le contour syncopé de ta cuisse
taillée en quatre côtés transparents.
les montagnes aussi se rassemblaient entre les quartiers
de mottes paléozoïques domestiqués
insondables histoires blanchissaient dans les failles
eurythmies immobiles s'y muraient

et partout des conversions en cubes blancs
des loches dans un rectangle de cathédrales
trajectoires cristallisées de chevêches
veines carrées dans les éléphants géométriques
arborescents épidémie de blanc pleine de trajectomies
charisme perpendiculaire sur la rédemption
captif au sein des grands cristaux
boîtes de chapeaux moteurs et dragues
poutres enclumes armoires et chambres
façades et dalles aquariums malles
météorites prophètes halles et cendres
iconostases cercueils cirques temples
accouplés en espaces modulés
des mers carrées et hautes vers les baptêmes
et résignées dans les vallées calmes des dorades
aux moustaches sanguinolentes et sans défaut
des locomotives aplaties dans une fuite inerte
et des danseurs aux gestes tranchants
dans un air caillé et dans des scènes adverses
glaces hérétiques à huit facettes
hypnotiquement ramassées dans d'autres glaces autour
des iris seulement peut-être trépassés et lisses
en bloc d'hydrargyre et de rétines
avec des soleils voisins qui brûlent des cubes égaux
bâtis au-dessus en dessous sur les côtés
dans un consensus de cosmos compactes.
quelle grâce pérenne quel assemblage durable
de briques et d'architectes murés ensemble.
des mains je rêve au centre dans mon sommeil qui passent
en caressant mes paupières abruptes
et des cigognes descendent sur mes épaules
par une fissure nonchalante en exil

Sorin Marculescu vit à Bucarest où il a reçu, en 1987, le Prix national de poésie, décerné par l'Union des Écrivains. Admiré là-bas, il n'en est pas moins respecté par les intellectuels de l'exil. Sa valeur poétique exceptionnelle et son intégrité morale concourent à ce que Sorin Marculescu soit l'un des rares points de consensus pour l'intellectualité roumaine.
Po&sic l'a déjà publié dans son numéro 39.